

L'écrivain-journaliste au XIX^e siècle : un être duel

Maude Couture

Numéro 166, été 2012

Littérature et journalisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67258ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Couture, M. (2012). L'écrivain-journaliste au XIX^e siècle : un être duel. *Québec français*, (166), 22–24.



Vous êtes un journaliste de cette minute du dix-neuvième siècle. Vous appartenez à ce moment très lamentable et très particulier où toute littérature se résout dans un journalisme qui la tue. Car le caractère du Journalism, c'est de se substituer à la littérature, sous prétexte d'être autrement grand qu'elle, sous prétexte d'être, lui !

Barbey d'Aurevilly, *Du journalisme contemporain*, 1868.

Édouard Manet, *Chez Tortoni*, 1878-1880.

L'écrivain-journaliste au XIX^e siècle : un être duel

PAR MAUDE COUTURE*

Plusieurs œuvres romanesques françaises du XIX^e siècle ont repris et développé un scénario similaire, qui semble flotter dans l'air du temps. Ces romans mettent en scène un jeune écrivain provincial encore innocent et gorgé d'illusions montant à Paris, lieu de tous les possibles et de toutes les tentations, en quête de gloire littéraire et se heurtant très rapidement au mépris des libraires qui refusent de publier ses manuscrits. Ce premier dessillement dévoile à l'apprenti écrivain, du moins partiellement, les réalités commerciales qui régissent le monde de l'édition et le processus de marchandisation que subit la littérature à cette époque de grands bouleversements, tant sociaux que culturels et techniques. Après une période d'errance et de disponibilité au destin, le débutant fait la rencontre d'un journaliste expérimenté, figure tentatrice par excellence, ce dernier ayant tôt fait d'entraîner le jeune écrivain dans l'enfer de l'écriture vénale où il abîmera son talent, ce qui le mènera inévitablement à sa perte. Ces romans du journalisme qui sont pour la plupart oubliés de nos jours – pensons entre autres à *La Vie des frelons* (1908) de Charles Fénestrier, *Ernest ou le travers*

du siècle (1829) de Gustave Drouineau, *Lucien Spalma* (1835) de Jules-Amyntas David, *Charles Demailly* (d'abord publié en 1860 sous le titre *Les hommes de lettres* et réédité en 1868 sous le titre actuel) des frères Goncourt ou *Les déracinés* (1897) de Maurice Barrès – développent tous, avec certaines inflexions particulières à chaque auteur, un scénario commun s'articulant autour des éléments clés suivants : déracinement du jeune provincial, errance, rencontre, désillusion et renoncement.

Il faut toutefois attendre la parution d'*Illusions perdues* (1836-1843) d'Honoré de Balzac afin que se cristallisent de manière exemplaire les traits scénaristiques propres aux romans de formation de l'écrivain-journaliste, cette œuvre devenant en quelque sorte le modèle de la représentation romanesque de la presse et posant la matrice de la cohabitation malheureuse du journalisme et de la littérature. Dans un chapitre de monographie où il analyse *Charles Demailly* des frères Goncourt en terme de subversion du modèle balzacien, Jacques Noiray affirme d'ailleurs qu'« il n'est pas de roman sur la presse, tout au long du XIX^e siècle, qui ne se réclame en quelque façon de cet écrivain fondateur » qu'est Balzac. À la



L'acteur Robert Pattinson dans le rôle de Georges Duroy, adaptation cinématographique de *Bel-Ami*, roman de Guy de Maupassant (réalisation : Declan Donnellan et Nick Ormerod, 2012).



Lucien de Rubempré, le poète des *Illusions perdues* d'Honoré de Balzac, gravure de Célestin Nanteuil pour une édition de 1874, Bibliothèque nationale de France, Paris.

fin du siècle, un autre auteur de renom, Maupassant, vient clore ce cycle des romans de l'écrivain-journaliste avec son œuvre intitulée *Bel-Ami* (1885), qui se révèle à mes yeux l'aboutissement de la représentation fictionnelle du monde du journalisme. Chez Maupassant, le protagoniste, Georges Duroy, n'est plus un écrivain, c'est à peine s'il parvient à rédiger un article. Il n'a pas non plus la naïveté attachante d'un Lucien de Rubempré. Duroy est un arriviste, un froid calculateur pleinement conscient que sa gloire et sa fortune ne peuvent être acquises qu'à force de ruse, d'impostures et par des moyens peu moraux. *Bel-Ami* reprend certes certains topoï du scénario évoqué précédemment, mais il s'en distingue fortement entre autres parce que cette œuvre évacue les enjeux esthétiques et littéraires qui étaient auparavant au cœur des préoccupations des romans de l'écrivain-journaliste. Cet article se donne pour but de tracer à grands traits l'évolution de ce scénario.

Le scénario primitif

Avant *Bel-Ami*, l'écrivain devient journaliste un peu malgré lui, il est entraîné dans cette carrière et le mode de vie qui lui est associé essentiellement par souci alimentaire, l'écriture journalistique s'avérant plus lucrative que ce que peut offrir le marché de la librairie à un jeune écrivain dont le nom demeure encore inconnu de la sphère littéraire parisienne. C'est cette fonction de la presse purement orientée vers la satisfaction des besoins matériels qui a entre autres contribué à dénuer de noblesse le travail de l'écrivain-journaliste. La pratique journalistique est envisagée métaphoriquement sous l'angle de la prostitution ; l'écriture monnayée, marchandée, devenant le symbole de la perte des

talents de l'homme de lettres. L'aspirant écrivain avilit contre rémunération ce qu'il a de plus précieux, soit son génie, sa plume, à l'image de la femme sacrifiant son corps et sa pureté pour quelques sous. Plutôt que de consacrer toutes ses énergies et son talent à son art, l'aspirant écrivain se laisse charmer par les sirènes de la presse et leurs promesses de gloire immédiate, de pouvoir et de richesse. Étourdi par l'effervescence de la capitale parisienne, il dépense toutes ses énergies vitales² dans les superfluités de la vie mondaine et dans les plaisirs faciles en oubliant que seul un travail rigoureux lui assurera la réussite. S'installe, au sein même des fictions, une profonde dichotomie entre une vision idéalisée de la « vraie » littérature, c'est-à-dire une littérature légitime faite par des écrivains vivant en retrait de la société dans le plus complet dénuement³ et se consacrant corps et âme à leur œuvre et l'engagement pervers dans une carrière journalistique. Préformatée par des principes de périodicité, de collectivité et de conformité aux attentes des lecteurs-consommateurs, soumise à la tyrannie de l'actualité, l'écriture journalistique est perçue et décrite dans plusieurs œuvres romanesques comme la sphère dégradée de la littérature et l'ennemi du véritable génie.

En embrassant la carrière journalistique, l'écrivain semble renoncer à sa liberté créatrice au profit d'une écriture adaptée au grand nombre et soumise aux lois du marché capitaliste. Il est alors accusé de contribuer à une littérature dite industrielle, selon l'expression de Sainte-Beuve, où le livre est considéré comme une marchandise et l'écrivain comme un ouvrier de la plume contraint à la production quotidienne aux dépens de la qualité de son écriture. Ces fictions dénoncent l'entrée de la culture dans une logique commerciale qui devrait être étrangère à l'art afin que sa pureté demeure intouchée. Le journal est le symbole d'un monde livré au capitalisme et au sein duquel l'argent s'érige en véritable équivalent universel. Dans ce contexte, la double identité de l'écrivain-journaliste, c'est-à-dire son appartenance à la fois au champ fictionnel et au champ périodique, est vécue par le personnage comme un écartèlement, mais peut-être aussi comme un péché que le récit se chargera de punir soit par la désillusion, la folie ou encore par le châtement suprême, la mort. Il semble donc y avoir un prix à payer pour les écrivains fictifs qui succombent à la tentation journalistique et qui se détournent de leur mission divine, de leur vocation. L'écrivain-journaliste est un être sans cesse « en devenir » et sans véritable lieu d'appartenance. Il rêve de créer une œuvre littéraire répondant aux attentes les plus élevées, mais il ne parvient jamais à l'écrire. Bien qu'il réussisse à s'intégrer temporairement à la société des journalistes, il s'avère trop faible pour la machine médiatique, qui finit tôt ou tard par le détruire.

Conclusion

C'est cette mort symbolique de l'Écrivain et du génie attribuée entre autres à l'expansion de l'outil médiatique qui semble hanter plusieurs œuvres romanesques du XIX^e siècle. Avec *Bel-Ami*, ce qu'un auteur comme Balzac paraissait craindre, c'est-à-dire la disparition du véritable écrivain, semble s'être concrétisé. Alors qu'*Illusions perdues* est le roman de la chute et de l'échec du Grand Écrivain, *Bel-Ami* est le roman de la gloire, mais une

gloire sombre, nimbée de corruption et d'abus de toutes sortes. Mettre en scène un écrivain-journaliste, figure récurrente, voire obsédante des romans de cette époque, c'est s'interroger sur le statut de l'écrivain, sa place dans le monde moderne, ses fonctions sociales, mais c'est également se questionner sur la place que devrait occuper la littérature dans un système médiatique en plein essor et dont l'élément central est le journal. La littérature se sent menacée par les nouvelles modalités de communication liées à l'émergence du périodique de masse et réagit par une certaine résistance à la modernité et au régime médiatique naissant, d'où la persistance d'un imaginaire anti-médiatique dans les romans de la période évoquée. Alors que certains le considèrent comme un outil de progrès social et d'instruction des masses, une critique bien souvent corrosive s'applique à dénoncer, à l'intérieur même des fictions, les tares dont est affublé le journalisme, ce métier en voie de professionnalisation que plusieurs considèrent comme la grande plaie du siècle. Les œuvres fictionnelles mettent en scène cette défaite de la littérature face à l'expansion des journaux, mais la littérature s'est-elle réellement dégradée au contact de la presse ? A-t-elle perdu à jamais cette aura de noblesse qui jadis l'entourait, elle et les grands écrivains qui contribuaient à la faire rayonner ? Je crois que non. La littérature et la presse se sont mutuellement influencées, enrichies au contact l'une de l'autre. Il serait vain de chercher à les opposer tant elles sont inextricablement liées au XIX^e siècle. S'est produite une circulation des formes, des genres, des esthétiques et des imaginaires dont toutes deux ont bénéficié. Il est toutefois aisé de comprendre que ces bouleversements culturels ont suscité des angoisses tout comme l'entrée de la littérature dans l'ère numérique en provoque de nos jours. Seul l'avenir saura nous dire en quoi la littérature se métamorphosera une fois de plus sous ces nouvelles influences... □

* Étudiante à la maîtrise en études littéraires, Université Laval

Notes

- 1 Jacques NOIRAY, « La subversion du modèle balzacien dans *Charles Demailly* », dans Jean-Louis Cabanès [dir.], *Les frères Goncourt : art et écriture*, France, Presses universitaires de Bordeaux, 1997, p. 168.
- 2 Au sujet de l'énergétique balzacienne, voir Guillaume MCNEIL ARTEAU, « La carrière journalistique dans *Illusions perdues* : dépense énergétique et désordre social », mémoire de maîtrise en études littéraires, Québec, Université Laval, 2009, 99 p. Selon cette théorie, l'homme possède en lui une somme donnée d'énergie, à l'image d'un fluide vital dont il doit contrôler la dépense. Il importe d'économiser cette énergie afin de l'utiliser uniquement à des fins productives, ce à quoi échoue Lucien de Rubempré dans *Illusions perdues*.
- 3 Voir Pascal BRISSETTE, *La malédiction littéraire : du poète crotté au génie malheureux*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal (coll. « Socius »), 2005, 410 p. Un article savant du même auteur enrichi de nouvelles réflexions sur le sujet résume bien le topos de la malédiction littéraire. Voir Pascal BRISSETTE, « Poète malheureux, poète maudit, malédiction littéraire », dans *CONTEXTES : revue de sociologie de la littérature*, [en ligne]. <http://contextes.revues.org/index1392.html>